

Mme Marthe MOTTU, née REVERDIN
« À mes petits-enfants et arrière-petits-enfants »
« Genève, octobre 1976 »

Trouvé au Centre de conférences d'Initiatives et Changement à Caux

Numérisé par Andrew Stallybrass, 05.08.2020

Envoyé aux Archives Cantonales Vaudoises, Cote : PP 746, Intitulé : Réarmement moral

A mes petits-enfants et arrière-petits-enfants

J'ai eu la pensée de faire revivre pour vous quelques souvenirs de vos grands-parents et arrière-grands-parents. Vous n'avez connu votre grand-père ni les uns ni les autres et pourtant il a eu une grande influence sur toute notre famille à travers ce qu'il a vécu.

Henry Mottu est né le 25 décembre 1877. Date prédestinée pour un pasteur. Il était le troisième d'une famille de quatre garçons : deux frères aînés qui, plus tard, ont été fabricants de meubles et dont l'usine porte encore leur nom à Thonex. Le quatrième, Alexandre, a été pianiste, organiste, a enseigné au Conservatoire de Genève et a composé plusieurs oeuvres musicales, dont des pièces liturgiques pour orgue et des répons dans le Psautier romand utilisé jusqu'en 1976 (trois d'entre eux sont encore dans le nouveau Psautier).

Votre grand-père n'a pas eu une enfance et une jeunesse très faciles. Son père, banquier, avait perdu toute sa fortune, était tombé malade et était fort irascible. Mais sa mère était courageuse et très croyante et c'est elle qui a élevé ses fils. Chacun d'eux devait participer au travail ménager et, le matin il y avait concours à celui qui ferait le plus vite son lit, matelas retourné. Leur mère a donc joué un grand rôle pour eux mais elle était secondée par une tante vivant dans la même campagne, l'Ermitage; tante Lily, comme on l'appelait, était célibataire et avait un grand coeur, toujours ouvert pour cette jeune génération. Elle était très prime-sautière et amusante et certaines remarques sorties de sa bouche faisaient rire toute la famille. Elle aussi était croyante, un peu moins austère que sa soeur, mais c'est entre ces deux dames que ces garçons se sont développés.

L'Ermitage était une magnifique campagne à la route de Malagnou et là s'y retrouvaient avec nos garçons, de nombreux cousins accueillis par tante Lily. Les souvenirs de l'Ermitage, des aventures et randonnées dans la campagne étaient restés gravés dans la mémoire de votre grand-père. Il en parlait à ses enfants, et racontait comment ils avaient construit des maisons dans les arbres jusqu'au jour où tante Lily, trouvant que c'était trop dangereux, leur en fit construire une sur terre sous les ordres d'un menuisier. Lorsque la maison a été finie, l'année suivante, il y eut d'encore plus belles maisons dans les arbres ! Lorsque grand-papa parlait de l'Ermitage, ses yeux brillaient en racontant ces aventures dans ce lieu enchanté. Mais il y avait aussi des inconvénients à vivre si loin de la ville : il n'y avait ni bicyclette, ni omnibus, et toutes les courses se faisaient à pied, quatre fois par jour, et lui, qui n'était pas trop fort en était souvent très fatigué. Puis, ses deux frères aînés ont quitté la maison pour commencer à gagner leur vie. Lui-même, à l'âge de quatorze ans, a fait un séjour chez un pasteur en Suisse allemande. C'est là qu'il a senti un appel de Dieu à une vocation pastorale. Mais il n'avait pas les moyens de payer ses études; sa marraine, devant le sérieux de sa vocation décida de se charger de ces frais, lui-même complétant en donnant des leçons et en élevant des poules dont il faisait le commerce. Il les soignait si bien que l'on parlait des poules d'Henry comme de volatiles spécialement gâtés. D'ailleurs, dès notre arrivée à Chêne, il avait repris un élevage de poules, cette fois pour nourrir sa famille.

A l'Université il était entré dans la Société de Zofingue et il a été un fidèle vieux-Zofingien jusqu'à la fin de sa vie. Il n'était plus là pour voir que trois de ses fils entraient les uns après les autres dans la même société.

Ses études terminées par une soutenance de thèse sur Saint-François d'Assise, il a reçu le titre de bachelier en théologie. Il a passé ensuite une année comme suffragant à l'Eglise

française d'Edimbourg. Il a beaucoup aimé ce temps en Ecosse et, dans ses dernières années, a eu la joie d'y retourner pour un congrès des écoles du dimanche à Glasgow.

Après quoi, il a été de 1902 à 1906 à l'Eglise française de Bâle, également comme suffragant. Son petit-fils, Henry Mottu, a suivi ses traces et a passé deux années comme suffragant de la même église un demi-siècle plus tard. Le pasteur Tissot n'était pas tendre pour ses subordonnés mais il les formait au ministère pastoral. C'est pendant cette période qu'il a été consacré pasteur dans l'Eglise de Saint-Pierre à Genève. A Bâle, avec un ami, il s'occupait des jeunes suisses romands, et a lancé les unions cadettes. C'était ses premiers contacts avec des jeunes dans le cadre de l'Eglise et il en a été très heureux.

Puis, en 1906, il a été nommé pasteur auxiliaire et ensuite pasteur à plein temps dans la paroisse des Eaux-Vives. Mes parents y habitaient. Pour ma mère, il n'y avait rien de plus beau que la commune des Eaux-Vives. Et voilà comment nous avons pu nous rencontrer.

Je crois, du reste, que c'est grâce à ma grand-mère que cette rencontre a eu lieu. Je venais de finir mon instruction religieuse et j'avais été confirmée dans l'Eglise des Eaux-Vives, lorsqu'une des monitrices de l'école du dimanche m'a demandé si je ne serais pas disposée à venir les aider. Je répondis par la négative ne me sentant pas assez mûre pour cela. Mais ma grand-mère m'a dit : "Comment tu viens de recevoir beaucoup de ton Eglise et tu refuses maintenant de lui donner quelque chose". Cela m'a fait réfléchir et j'ai accepté de servir l'Eglise de cette manière. Sincèrement je croyais que c'était une des femmes de pasteurs qui dirigeait cette école, eh bien, non, c'était le pasteur Mottu et c'est ainsi que j'ai fait sa connaissance. Il me paraissait tellement supérieur car je sentais son engagement, sa maturité, son amour envers les enfants, sa foi profonde. Je n'aurais jamais osé

penser à ce moment que c'est à moi qu'il demanderait de devenir sa femme. D'autant plus qu'il avait autour de lui une armée de monitrices toutes plus charmantes les unes que les autres, infiniment plus prêtes à être femme de pasteur que moi.

Je n'avais pas encore dix-huit ans et lui en avait trente-et-un et ses années de service pastoral derrière lui. Je me sentais une vraie gamine. Mes parents m'ayant envoyée l'année suivante en Allemagne, cela a coupé court, pour un certain temps, aux rencontres des monitrices avec leur pasteur. Mais je n'oubliais pas ce que j'avais commencé à ressentir pour lui.

De retour à Genève en automne 1908, je repris mon groupe à l'école du dimanche et à l'école du jeudi. Je me suis donc retrouvée en contact avec ce jeune pasteur et son ardeur à transmettre sa foi à d'autres. Il n'était jamais ennuyeux, ce qui faisait que les enfants l'aimaient beaucoup. Il avait toujours une histoire à raconter avec des détails frappants et dirigeait les chants avec tant de joie que les enfants se donnaient tous de la peine pour bien chanter. Il les entraînait dans un sillage de joie et de foi.

L'hiver a passé, le printemps a passé; j'étais très prise par mes études de violon au Conservatoire, l'orchestre, des leçons de couture, des parties de bridge avec la famille, des soirées dansantes chez nous ou chez des amis (notre bonne allemande m'y amenait et m'en ramenait si un de mes frères n'était pas avec moi). Ma soeur aînée s'était mariée, mes deux frères faisaient des études d'architecture à l'étranger. A Richemont, il n'y avait plus que ma soeur Valentine, mes parents et moi. Je garde le souvenir de ce dernier hiver avec eux comme de quelque chose de très précieux. Notre père nous lisait souvent à haute voix, mais, dans ce temps-là, nous n'osions pas dire aux parents tout ce qu'il y avait dans nos coeurs. Aussi je ne leur avais jamais parlé de mes sentiments vis-à-vis du pasteur Mottu qu'eux-mêmes aimaient beaucoup.

Puis l'été a commencé qui a été l'occasion de deux rencontres avec lui. Une fois mes parents avaient invité ce jeune pasteur célibataire pour dîner. Une autre fois, il était venu voir mon père qui l'avait retenu pour le thé. Mais je faisais bien attention que personne ne se rende compte de mes sentiments de sorte que je n'étais pas spécialement causante pendant ces visites.

Je fus invitée au début d'août par une amie à Neuchâtel et je suis partie pour une semaine. Au bout de trois jours, mes parents me téléphonaient pour m'annoncer leur visite à Neuchâtel. J'en étais bien étonnée. Et le lendemain je l'étais encore plus lorsqu'ils m'ont dit le pourquoi de leur venue. Deux jours avant, ils avaient reçu la visite d'un collègue d'Henry qui était venu demander ceci : si le pasteur Mottu demandait la main de Mademoiselle Reverdin, est-ce qu'il aurait des chances d'être agréé ? Et Comme mes parents ne savaient rien de mes sentiments et qu'ils avaient pitié de l'attente qu'ils imposaient au futur prétendant, ils venaient me sonder. Au cri que j'ai poussé : "C'est trop beau pour être vrai !" ils n'ont plus eu aucun doute sur la réponse que je ferais et que eux feraient, car en ce temps-là l'on s'adressait aux parents et, seulement avec leur assentiment, à la jeune fille.

Puis, mon père et ma mère ont attiré mon attention sur le fait que, comme femme de pasteur, je n'aurais plus tout à fait la vie que j'avais avec eux. La femme de pasteur de cette époque secondait son mari et s'occupait de la paroisse avec lui. Donc plus de leçons de violon, plus d'orchestre, plus le temps d'étudier, plus de danse, mais tout cela me paraissait si peu de chose à côté du bonheur qui m'était offert et cette joie de pouvoir avec lui avoir une vie utile et qui a vraiment un sens.

A la base de la vie d'Henry il y avait cette foi en Dieu et pour moi cela a signifié une nouvelle orientation de ma vie car j'étais encore très jeune et avais tout à trouver.

Quelques jours après cette visite, je suis revenue à Genève et Henry revenait de Lucerne où il avait accepté un poste pour l'été; ce jour-là, le 9 août 1909 nous nous sommes fiancés. Seulement, dans son émotion, Henry a oublié de faire une demande en règle à son futur beau-père mais il l'a remercié d'accepter de lui donner sa fille, ce qui fait que, dans la suite, bien souvent, avec un sourire malicieux, mon père disait à son gendre : "Tu ne m'as jamais demandé la main de ta femme".

Maintenant il faut que je vous parle aussi un peu de mon enfance à moi. Mon père, Frédéric Reverdin était chimiste et si, pendant quelques années il a travaillé dans une usine de parfums, il a bien vite renoncé à faire une carrière industrielle pour se consacrer à la recherche. Il a inventé différents produits, dont une couleur rouge. Il a aidé beaucoup de jeunes chimistes qui venaient le consulter dans son laboratoire à l'Ecole de chimie. Et pour son 75ème anniversaire, en hommage à toutes ses inventions dont beaucoup avaient été utilisées en France, il a reçu la décoration de la Légion d'honneur. Toute sa vie il a été sensible aux couleurs vives et détestait voir sa femme et ses enfants en deuil.

Je suis née le 9 janvier 1890, quatrième de la famille. J'avais une soeur et deux frères qui me taquinaient beaucoup et, comme je pleurais très vite, c'était leur plaisir de me faire verser des larmes. Plus tard, j'ai eu une soeur cadette que vous connaissez tous sous le nom de Tinette, avec laquelle je me suis toujours très bien entendue, partageant la même chambre jusqu'à mon mariage. Ma grand-mère, Madame Henri Mussard-Bordier dont le mari avait été maire des Eaux-Vives (il y a une rue à son nom entre l'avenue Weber et la route de Malagnou), ayant perdu son mari, a demandé à mes parents de venir demeurer dans sa campagne de Richemont juste au-dessus de la gare des Eaux-Vives. Actuellement il y a deux grands immeubles sur cette propriété qui était si belle.

J'avais six mois lorsque nous y sommes venus. Comme l'Ermitage des Mottu, Richemont était une source de beaucoup de joie pour nous. Un étang, toujours gelé en hiver sur lequel on apprenait à patiner et où, en été, nous faisons des fêtes de nuit avec feux d'artifices; une merveilleuse descente pour la luge (car il y avait de la neige dans ce temps-là), des arbres pour grimper, des fruits à marauder, plus tard un tennis. Mais il fallait gagner tout cela en s'appuyant chaque jour quatre courses à pied pour aller et revenir de l'école et même quand il y eut les premiers omnibus on n'osait pas les prendre car on avait des pieds pour marcher. Nous avons une vue superbe sur le Jura et nous passions des soirées sur la terrasse à l'admirer.

Mes parents avaient des caractères très différents l'un de l'autre. Mon père était sensible et un peu dépressif, ce qui lui avait passé tout à fait dans sa vieillesse. Ma mère, très équilibrée, organisatrice, était le point central de toute la famille. La maison était grande et nous avions du personnel qui s'en occupait sous la direction de ma mère. Elle n'était jamais inactive. Il faut dire que les ménages étaient autrement compliqués qu'ils ne le sont maintenant et que le travail pratique prenait beaucoup plus de temps. Elle nous suivait aussi dans les études, elle nous accompagnait souvent jusqu'au Conservatoire, à pied, bien entendu, mais elle avait encore un rôle à jouer, celui de tampon pour maintenir la paix entre son mari et sa mère à elle qui avaient un peu de peine à s'entendre.

Plus tard ma grand-mère vivait en ville en hiver et n'était avec nous qu'en été. A Richemont, elle était de grandes heures dans son petit salon, tricotant, lisant, écrivant, faisant régulièrement des tours de jardin, donnant des ordres au jardinier. Nous n'avions pas de voiture à cheval mais nous en louions lorsque nous en avions besoin. Avec ma grand-mère nous faisons des excursions à Cruseilles chez des cousins. Nous y allions en voiture de louage et il fallait descendre de la voiture pour faire

la montée du Mont de Sion afin de permettre aux chevaux d'arriver en haut. Nous avions plusieurs parents et amis qui avaient voiture, cheval et cocher et qui arrivaient devant la maison à la grande joie des enfants. Je me souviens de ces cochers : il y avait l'Adolphe des Mayor, le Monsieur Dupuis du Dr Jacques Reverdin et d'autres. Mon père avait un tricycle et c'était notre grande joie de faire des tours autour de la maison. Les bicyclettes ont commencé plus tard; je me souviens de ma première bicyclette à l'âge de quatorze ans. C'est aussi à ce moment qu'on a vu apparaître les premières autos et j'ai eu la joie d'être invitée à l'âge de quinze ans à monter pour la première fois dans une voiture. Votre grand-père, lui, se souvenait des premiers omnibus à chevaux qui montaient la route de Chêne et des trains qui passaient au bas du Salève.

Il y avait aussi les journées à Hermance au moment des vendanges. Chacun de nous en revenait avec un panier rempli de raisin que nous savourions dans nos chambres où nous le gardions quelques jours.

Mon enfance a été plus paisible et facile que celle de votre grand-père. Mes parents s'entendaient très bien malgré leur différence de caractère et je ne me souviens pas d'une seule dispute entre eux. Mon père était quelque fois assez sombre, mais ma mère mettait de la gaieté. La maison était très ouverte pour des visiteurs, amis, cousins et cousines, dont certains venaient de Paris et trouvaient chambre et accueil chez mes parents. Le tennis attirait aussi beaucoup d'amis et nous faisons de bonnes parties. Si nous avions une belle campagne et du personnel pour nous servir, dont une bonne allemande qui était comme une seconde mère pour nous, nous n'étions pas gâtés pour l'argent. Nous gagnions un sou lorsque nous avions ramassé cent pives dans le pré.

Mes parents s'occupaient de différentes oeuvres dans la paroisse en particulier d'une crèche, qu'ils avaient créée et à laquelle ils ont consacré beaucoup de temps et de coeur.

Mon père s'occupait aussi de certains pauvres de la paroisse et invitait ces familles à Richemont ce qui nous apprenait à faire quelque chose pour les autres. Nos parents étaient des membres fidèles de l'Eglise des Eaux-Vives et nous, de l'école du dimanche jusqu'à l'âge où nous les accompagnions à l'Eglise.

Nous, les filles, nous allions dans des écoles privées où l'instruction se terminait à 18 ans; c'est dire que ma culture n'allait pas très loin et mon violon a été pour moi une grande source de joie.

Il n'y a pas de doute qu'à cette époque on nous préparait surtout pour le mariage et non pour une profession. Celles qui, comme moi, ont eu la joie de se marier et d'avoir une vie riche et belle, n'étaient pas à plaindre. C'était plus difficile pour celles qui n'étaient pas mariées et qui restaient avec leurs parents jusqu'à la fin de la vie de ces derniers. Elles pouvaient s'occuper de bonnes oeuvres, mais c'était tout.

Maintenant il est temps que j'arrête ces souvenirs de mon enfance et de ma jeunesse pour revenir à mes fiançailles avec votre grand-père. Mon fiancé étant pasteur, n'avait pas beaucoup de temps et nous avions à faire connaissance l'un de l'autre. Aussi il venait aussi souvent qu'il le pouvait. Mes parents, sachant qu'à partir d'octobre, toutes ses activités paroissiales reprenaient, nous ont encouragés à nous marier dans la première quinzaine d'octobre.

Je n'avais donc pas beaucoup de temps pour me préparer comme maîtresse de maison et encore moins comme femme de pasteur. Comme je n'étais pas encore majeure, mon père a dû signer à côté de ma signature sur mon contrat de mariage. Notre mariage religieux a été célébré au temple des Eaux-Vives par le pasteur Ferrier, et la famille, les amis et les paroissiens étaient fort heureux. Votre oncle Alexandre était à l'orgue. Au moment où

nous sortions du temple pour rejoindre notre voiture à cheval, nous avons été photographiés. Cela ne vous étonne pas, mais en ce temps-là on respectait trop les cérémonies religieuses pour photographier. Votre grand-père n'était pas content du tout et cela s'est vu sur la photo. Deux jours après, mon père recevait un journal, Le Genève mondain, avec notre photo et une chronique sur les personnes présentes. Il faut dire qu'à ce moment là un de mes oncles et un cousin étaient tous les deux conseillers d'Etat de la République et Canton de Genève. Mon père qui, pour commencer était furieux de cet article, a trouvé la photo si bonne qu'il en a commandé plusieurs exemplaires.

Après une réception à Richemont de toute la famille et amis dans ce beau parc, nous avons commencé notre vie à deux; jusqu'à la fin de ma vie j'en serai reconnaissante à Dieu. J'avais épousé un homme qui avait une grande foi en Dieu, un très grand coeur, qui savait à quoi il donnait sa vie et pas une fois, au cours des années que nous avons passées ensemble, je ne l'ai entendu douter de Dieu. Et moi, une femme qui avait profité de la vie facile qu'elle avait eue, qui croyait en Dieu mais avec une certaine superficialité, voilà que j'avais cet immense privilège de vivre à ses côtés et de recevoir petit à petit une foi plus réelle. Mais j'étais bien peu préparée à ma tâche et je faisais bien des fautes dans ma responsabilité de femme de pasteur et votre grand-père avait beaucoup de patience avec moi et m'encourageait. Je me souviens du jour où, très confuse, je lui avais avoué que dans une rencontre de jeunes filles des unions chrétiennes, je m'étais embrouillée dans le Notre Père. Il m'a consolée en me disant que cela arrivait même quelquefois aux pasteurs s'ils n'avaient pas le texte sous les yeux.

Du point de vue pratique, j'étais nulle ayant toujours eu du personnel et je ne savais pas cuire; aussi nos parents ont insisté pour que nous ayons une jeune fille pour nous servir. Il n'aurait pas été de bon ton pour un pasteur d'être sans domestique.

Comme je ne savais pas la commander le résultat était plutôt négatif et cela fâchait mon mari qui aimait ce qui était bien fait; et comme il n'était pas un saint malgré tout, il manifestait sa mauvaise humeur et j'étais malheureuse. Plus tard j'ai appris à faire les choses moi-même et aussi à pouvoir diriger les jeunes filles qui nous aidaient dans le ménage.

Puis, assez vite, j'ai attendu un premier enfant. Nous avons retenu un appartement dans une maison neuve car nous vivions encore dans son appartement de célibataire. Dans cette nouvelle demeure sont nés les trois aînés : Marie-Louise, André, Philippe. Mes parents vivaient encore à Richemont et j'avais beaucoup d'aide de leur part car nous étions tout près. Rica, notre vieille bonne allemande, m'a encore beaucoup aidée pour ces trois. Je tâchais tant bien que mal de concilier ma vie de mère et celle de femme de pasteur, mais cela n'allait pas tout seul. Les enfants ont été accueillis avec joie aussi par la famille de votre grand-père, et le jour, ou plutôt la nuit, de la naissance d'André (premier garçon Mottu), le champagne a été bu à l'Ermitage.

Après quoi, c'était de nouveau trop petit; comme nous ne pouvions pas payer un logis plus cher, nous avons loué un appartement dans une vieille maison : deuxième et troisième étages avec un petit jardin au rez-de-chaussée à la Clairière.

Je voudrais dire quelques mots sur les conditions matérielles de cette époque. Nous n'avions pas d'électricité, mais des lampes à pétrole. C'était un gros travail de les nettoyer et les remplir tous les jours et, à cause des enfants, il fallait les placer à une hauteur où ils ne puissent les atteindre. Naturellement pas de chauffage central et des poêles à charbon à nettoyer, rallumer tous les jours et votre grand-père en a monté des seaux de charbon depuis la cave.

Je ne pouvais pas faire grand chose dans la paroisse avec cette petite famille qui allait encore s'agrandir et quelque fois je souffrais de ne pas aider grand-papa dans sa tâche et je me sentais un peu en-dessous ! Surtout je sentais que je n'avais pas ce qui l'aurait aidé spirituellement. Notre foyer était toujours ouvert et souvent je voyais ceux avec lesquels il luttait et travaillait dans la paroisse et je sentais combien il donnait aux uns et aux autres. Depuis notre mariage nous priions ensemble mais la plupart du temps c'était lui qui priait et moi je me contentais de dire amen. C'était une chose nouvelle pour moi car jamais dans ma famille nous n'avions prié ensemble.

Comme époux et père il était dépourvu de tout égoïsme pensant beaucoup plus aux autres qu'à lui-même. Il aimait ses enfants et était toujours prêt à faire quelque chose pour eux. Par exemple, pendant la guerre de 14-18, il s'est bien souvent privé de nourriture pour ses enfants : le pain était rationné, pour leur en laisser il avait pensé que nous, les parents, nous devions prendre de la soupe au petit déjeuner. Pendant cette période où il n'était pas soldat n'étant pas astreint au service militaire comme pasteur il est bien souvent parti pour aller donner des causeries avec des projections faites par lui. Je le voyais partir chargé d'une énorme boîte qui contenait sa machine à projection et ses clichés, plus une bombone d'oxygène (qui faisait trembler mon père), plus un écran passé par une courroie sur son épaule. Il n'avait pas d'auto et il prenait le train pour aller à la frontière, au Jura ou ailleurs, là où on l'appelait pour soutenir le moral de nos troupes qui s'ennuyaient.

Il a aussi bien souvent remplacé des collègues aumôniers dans l'armée et prenait ainsi un surcroît de travail. Je ne pouvais même pas, le soir, lui faire un petit extra pour son dîner pris entre une leçon de cathécumènes et une séance car il le passait à ses enfants. Ou, quand il était bien fatigué le dimanche après avoir prêché et fait l'école du dimanche de suite, après le déjeuner

et le café il se sortait de son fauteuil et il disait : "Maintenant il faut aller jouer avec les enfants" et il jouait avec autant d'entrain qu'eux tout l'après-midi. Puis, Jacques et Isabelle sont nés dans cette demeure de la Clairière.

Mais bientôt nous serions appelés autre part. Votre grand-père avait le sentiment qu'il devait changer de paroisse et il s'était inscrit à la paroisse de Vernier. Mais c'est un autre pasteur qui a été nommé. Dieu avait un autre plan pour lui. En 1918, il y eut à Genève une épidémie de grippe espagnole qui a causé bien des décès et mis au lit des familles entières. Un dimanche matin, il a reçu un appel téléphonique de la femme d'un de ses amis, pasteur à Chêne; elle lui demandait s'il pourrait venir prêcher, son mari étant au fond du lit. Il m'avait toujours dit qu'il ne voudrait jamais prêcher à Chêne où il avait des souvenirs d'enfance et de jeunesse; mais ce jour-là il n'a écouté que son coeur et a été prêcher à la place de son ami.

Quelques jours après, son collègue est mort et la paroisse de Chêne lui a adressé un appel. Il y a senti la main de Dieu et a accepté. Il devait finir l'hiver aux Eaux-Vives avant d'aller à Chêne comme deuxième pasteur mais deux mois avant ses débuts l'autre pasteur est mort d'une attaque et il a dû tout de suite prendre la paroisse en mars laissant sa tâche aux Eaux-Vives à ses collègues.

En juin 1919, nous nous sommes installés au presbytère de Chêne-Bougeries avec cinq enfants et le sixième en route. Là aussi les premières années, pas de chauffage central et je passais deux heures chaque matin à m'occuper des différents poêles, la maison étant grande. André, qui avait huit ans, se souvient sans doute de la journée où la paix a été proclamée. Il a sonné pendant une bonne demi-heure une des cloches du temple pendant que le marguillier sonnait les deux autres. Exercice que tous nos garçons ont fait pendant les années suivantes jusqu'à notre départ du presbytère en 1934. Daniel sonnait encore à ce moment-là.

Le jour de la paix, après la sonnerie de cloches, nous sommes descendus en ville jusqu'à Saint-Pierre, montés à la tour et avons vu pour la première fois de notre vie, des avions. Pour nous, c'était un événement. Il n'y en avait encore jamais eu dans le ciel genevois. Ce n'était encore que de bien petits avions comparés au Concorde d'aujourd'hui.

Grand-papa a donc pris en mains cette paroisse seul pendant plusieurs mois et il s'y est mis avec tout son cœur et ses convictions apportant son ardeur, ses initiatives et cherchant à travailler en collaboration avec le conseil de paroisse, les moniteurs de l'école du dimanche, les enseignants de l'école etc.

Comme aux Eaux-Vives il aimait beaucoup donner l'enseignement religieux aux enfants et raconter les histoires bibliques avec détails frappants. Aussi bien à l'école primaire qu'à l'école du dimanche il les faisait chanter. Il avait un vrai don pour parler aux enfants et cela le rafraîchissait. Ses cathécumènes aussi étaient intéressés par ses cours et il m'arrive encore que je rencontre quelqu'un qui me dit : "J'ai fait mon instruction religieuse avec votre mari et je ne l'ai pas oublié".

Pour moi-même et pour les enfants ce changement de paroisse a été un bienfait. Moi-même j'avais dix ans de plus que quand je me suis mariée et j'étais plus mûre et prête à assumer la tâche de femme de pasteur. Puis, nous vivions au presbytère entre l'église et la maison de paroisse en haut du village, au cœur de notre paroisse et tout naturellement j'ai commencé à m'occuper des différentes œuvres paroissiales.

Ensemble, nous avons à cœur de faire du presbytère un centre où les gens étaient bien accueillis. Nos enfants aussi, ont été tout naturellement associés en rendant des services, comme la cloche qu'ils allaient sonner en compagnie du marguillier, la confection de tables sur chevalets pour la maison de paroisse

avec leur père, qui était très doué pour ce genre de travaux, et leur apprenait à les faire; porter des affiches de manifestations paroissiales dans les magasins du villages, conférences, ventes, concerts, plus tard, cinéma. Toutes choses qui rendaient service sans les ennuyer. Leur père ne les a jamais forcés lorsqu'ils sont devenus des adolescents à s'inscrire dans telle ou telle association paroissiale et, lorsqu'ils étaient enfants et qu'une paroissienne reprochait à leur père de ne pas les envoyer à l'Espoir pour donner l'exemple, disait-elle, papa a répondu : "Mes enfants ne sont pas des cobayes", luttant contre l'idée que les enfants de pasteurs devaient être forcément des enfants exemplaires. Nos enfants étaient comme leurs parents avec leurs défauts et leurs qualités et nous avons essayé de les éduquer le mieux possible comme la plupart des parents. Avec le recul on voit mieux les lacunes et je suis très reconnaissante de ce qu'ils sont devenus, malgré les complexes que nous avons pu créer en eux !

A la fin de notre première année chénoise, le 31 décembre, Valentine est née. Puis trois ans et demi après, le dernier né de la famille, Daniel. Pas trop désiré, mais très aimé, dès sa naissance et même avant.

Quelques mois après notre installation à Chêne un deuxième pasteur a été nommé. Ces deux collègues avaient pas mal de peine à s'entendre. Ils étaient très différents de caractère et de formation et moi je n'étais pas capable d'aider, moralement et spirituellement dans cette situation. Mais tant bien que mal ils ont conduit la paroisse ensemble avec l'aide d'un conseil de paroisse plein de bonne volonté et dont certains membres étaient très engagés. Mais grand-papa n'a jamais été très satisfait de l'Eglise protestante de Genève et, bien souvent, il s'indignait contre telle ou telle décision prise. Aussi, lorsque quelques jeunes pasteurs de l'époque ont lancé certaines initiatives pour rajeunir l'Eglise, il les accueillait avec un grand intérêt et les soutenait à la Compagnie des pasteurs de tout son poids.

Mais s'il désespérait quelquefois des hommes, il ne désespérait jamais de Dieu, de Jésus-Christ et du pardon et de l'amour de Dieu. Toute sa vie était marquée par cela et il le vivait même si, comme je l'ai déjà dit, il n'était pas un saint et avait aussi ses handicaps personnels.

En 1924-25, Henry Mottu a occupé la charge de Modérateur de la Compagnie des pasteurs dans l'Eglise de Genève, charge qui équivaut à une présidence, mais avec une tâche morale et spirituelle vis-à-vis des collègues. A tour de rôle, les pasteurs de Genève sont appelés à occuper ce poste. Cela a été un surcroît de travail, mais aussi un grand intérêt pour lui et il s'y est mis à fond. Tout n'était pas facile, il a fait tout ce qu'il pouvait pour aider certains collègues qui passaient par des moments difficiles. En janvier 1925 il a adressé, comme Modérateur, une allocution aux futurs pasteurs. Je voudrais en citer quelques passages. Il insistait beaucoup sur le culte personnel du pasteur et disait ceci : "... pratiquez le culte personnel et ne vous en laissez distraire en aucune façon"; et plus loin : "Les bienfaits du recueillement seront excellents si vous regardez à votre vie personnelle et à votre futur ministère". Et il aimait citer ce mot de Martin Luther : "Aujourd'hui, journée accablante, deux heures de recueillement et de prières". Puis, "En notre pauvre monde qui ne croit qu'à la matière, qui se traîne lamentablement à terre, le recueillement c'est le souffle d'En-Haut contraignant l'âme à lever "les yeux vers les montagnes d'où nous vient le secours"... "Dans quelques années, vous serez tous pasteurs et vous aurez à affronter cette épreuve redoutable : apporter chaque dimanche à vos paroissiens la nourriture spirituelle que votre troupeau attend de vous. Quelle lourde responsabilité. Nous, vos devanciers, nous fléchissons sous ce poids !" (il le sentait très fort, lui-même). Et il terminait en disant à ces jeunes gens : "... une tâche magnifique vous attend. ... nous vous apportons ce témoignage : il y a de la joie au service de notre Maître... Puissiez-vous devenir dans votre futur ministère des éveilleurs d'âmes par votre amour, votre foi, votre piété."

Quand le cinéma est apparu, cinéma muet bien entendu, grand-papa a eu l'idée de donner des représentations à la Maison de paroisse le dimanche après-midi et lundi soir, pendant l'hiver, tous les quinze jours, pour présenter de bons films aux jeunes. Il y avait des lois d'installation et il fallait s'y plier. D'accord avec le conseil de paroisse, il a tout prévu et avec ses fils il a construit une cabine doublée d'amiante, acheté un appareil etc., etc. Une société lui procurait des films convenables pour les jeunes et leurs parents. Quelquefois on coupait un morceau parce que les baisers se prolongeaient trop et on recollait le morceau le lendemain. Toute la famille participait à ces séances de cinéma. André qui suivait, à ce moment, l'école de mécanique, était l'opérateur; les autres plaçaient les gens, vendaient les billets et, pendant l'entr'acte, moyennant finance, des petits pains et du chocolat. Il y avait un pianiste, très drôle ou très émouvant, pour accompagner ces films.

Quelques amis aidaient aussi, entre autres, les Doret. C'est à cette époque aussi qu'André a construit un poste de radio, poste à galène, que l'on ne pouvait écouter qu'avec des écouteurs. C'était les débuts de la radio. Je me souviens de mon ahurissement d'entendre un jour, je ne sais plus si c'était l'ensevelissement du pape ou celui d'un président de la république française. Quoi qu'il en soit, je ne pouvais pas croire que j'entendais à l'instant même ce qui se passait à Rome ou à Paris.

Cela n'a pas été la fin de nos surprises du côté technique. J'en ai encore eu beaucoup dans la suite de mon existence. Nous avons aussi vu passer depuis notre jardin un aéronef dirigeable allemand, Zeppelin du nom de son constructeur, qui revenait de France et l'on a vu comme un long cigare au-dessus du Jura.

En été toute la famille se déplaçait à la montagne dans un chalet plus ou moins rustique et, pour payer les frais du loyer, nous prenions quelques pensionnaires de l'âge de nos enfants. On

était alors souvent quinze à dix-huit et c'était un moment où grand-papa se donnait complètement à ses enfants et leurs amis qui faisaient courses, jeux et menuiserie avec eux. Quels beaux souvenirs que ces séjours de montagne : les Diablerets, Champéry, La Fouly et le dernier, en 1933, à Praz de Fort, inoubliable pour ceux qui y étaient, entre autres, les fiancés Buscarlet, oncle Jules, un frère de votre grand-père... Mais revenant en arrière, je voudrais vous parler de nos premiers séjours. Laissant aux bons soins de ma mère nos deux aînés, en 1912 nous avons été dans la Vallée de Conches, à Munster. La cours de notre hôtel était le relai des diligences car, en ce temps, dans ces régions, il n'y avait ni auto ni train et nous-mêmes étions montés en diligence de Brigue à Munster. Que c'était sympathique et beau à voir lorsque on changeait l'attelage de quatre ou six chevaux contre un autre. Nous pouvions admirer huit à douze chevaux depuis notre fenêtre. A la fin de notre séjour depuis Odermatt, au col de la Furka, nous avons traversé tout ce col à pied jusqu'à Andermatt. Après une bonne nuit nous avons continué à pied jusqu'à Airolo. Après quelques jours de repos au bord du lac Majeur nous avons de nouveau franchi à pied le col du Simplon. Actuellement vous ne pouvez connaître ce genre de voyage, les autos ayant pris possession de toutes ces routes. En 1924 nous étions en Tourtemagne, un lieu de séjour où l'on ne pouvait arriver qu'après trois ou quatre heures de marche. Puis la famille s'agrandissant mes parents louaient un chalet et nous y invitaient ce qui me donnait un grand repos : Longirod, Saint-Cergue, Les Plans, Corneaux. Puis, lorsque le septième est venu, mes parents prenaient les cadets dans leur chalet et nous mettaient à l'hôtel avec les trois garçons. Dans un institut pour préparer la maturité fédérale. C'est à Lausanne que Philippe, à l'été 1930. Pour moi, ces années de Chêne, ont été les belles années de notre vie, entre les joies de la famille et la paroisse, c'était une vie riche et équilibrée. A Chêne, pendant quelques années nous avons eu un orchestre paroissial, ce qui a été une grande joie pour moi car je pouvais y tenir un des second violons. Et nous donnions des concerts. Les enfants avaient beaucoup d'amis qui venaient chez nous; certain est de la famille depuis des années.

Nos amis à nous venaient aussi ainsi que beaucoup de paroissiens. Certes, il y avait à faire et malgré les deux jeunes-filles qui faisaient le ménage avec moi, je devais veiller bien souvent pour finir le raccommodage pour toute la famille. Puis nous avons dû prendre toute l'année un ou deux pensionnaires pour nouer les deux bouts et grand-papa a dû attendre d'avoir plus de cinquante ans pour avoir une voiture. Jusqu'à cet âge, il faisait toutes ses courses à bicyclette, ce qui l'a certainement beaucoup fatigué. Mais si nous n'étions pas riches en argent, nous étions riches en enfants et nous ne l'avons jamais regretté malgré le travail et les soucis que cela donnait.

Nous aimions beaucoup le presbytère et le jardin qui l'entourait où il y avait beaucoup de place pour jouer, faire de la bicyclette et un jardin potager où les fraises de juin étaient un vrai régal, de beaux arbres et tout ce jeune monde grandissait et se développait, se posait des questions, avait des joies mais aussi des problèmes, des doutes, etc. Puis ils ont commencé à quitter le foyer; André le premier pour l'école polytechnique de Zurich (grâce à un petit héritage que grand-papa avait fait d'une tante, et un pensionnaire, nous avons pu payer ses études les premières années). Marie-Louise a commencé le ministère féminin à Genève, s'est fiancée en 1933 avec Marc Buscarlet; Philippe, avait commencé un apprentissage de banque et y était très intéressé lorsque, soudain, à un culte, il a eu un appel de Dieu et a pensé que la seule manière d'y répondre était de devenir pasteur comme son père. Il a quitté la banque et nous l'avons envoyé à Lausanne dans un institut pour préparer la maturité fédérale. C'est à Lausanne que Philippe, à fin 1933, a rencontré le Groupe d'Oxford et a apporté un élément nouveau, concret, de la vie chrétienne et que sa façon de nous parler a donné un grand espoir à votre grand-père pour un renouvellement de la vie dans l'Eglise. Nous avons passé, grâce à une honnêteté plus complète entre nous qu'avant, les plus beaux mois de notre vie conjugale où plus rien du tout ne nous séparait.

Cela a été les derniers mois de grand-papa. Après un hiver où il s'était donné avec son ardeur habituelle à sa tâche, malgré certains indices du côté du coeur, après avoir amené ses cathécumènes jusqu'à leur confirmation et communion à Pentecôte, il a été atteint d'une crise d'appendicite aigue et a dû être opéré d'urgence. Mais trois jours après son opération, le dimanche 27 mai 1934, une embolie l'a emené en quelques minutes. Ses dernières paroles dites à Marie-Louise, un moment avant, ont été : "Que Dieu bénisse les enfants et la paroisse". Jusqu'au bout c'était ce qui lui tenait le plus à coeur. Quelques minutes après sa mort ses fils sont arrivés dans la chambre de la clinique et l'un d'eux s'est écrié : "On voit bien qu'il y avait une âme dans ce corps et qu'elle n'y est plus". En effet elle était partie auprès de Dieu d'où elle a continué à rayonner dans la famille et ma conviction est qu'il nous voit tous et nous aime de là-haut.

Genève, octobre 1976